

UNE RÉPUBLIQUE « GRÉCO-ROMAINE » DES LETTRES ? LES RÉSEAUX SAVANTS DE L'EMPIRE ENTRE SAVOIR ET POUVOIR (INTRODUCTION)

Anthony ANDURAND

Docteur en Sciences de l'Antiquité
Université Toulouse - Jean Jaurès
EA 4601 PLH-ERASME
anthonyandurand@yahoo.fr

Corinne BONNET

Professeur d'Histoire grecque
Université Toulouse - Jean Jaurès
EA 4601 PLH-ERASME
cbonnet@univ-tlse2.fr

RÉSUMÉ

Ce texte se propose de cerner les implications et la portée de l'hypothèse d'une « République gréco-romaine des lettres », formulée en ouverture du volume. Envisagés sous l'éclairage de la notion de réseaux, qui a connu ces dernières années une large diffusion dans le champ de la recherche en histoire et en sciences sociales, les mondes savants de la période impériale sont envisagés comme des espaces de médiation entre Rome, la Grèce et les autres composantes du bassin méditerranéen, comme des lieux où s'opèrent des transferts de savoirs et de traditions produisant des effets structurants aux diverses échelles de l'Empire. Les communautés lettrées peuvent-elles constituer un observatoire privilégié pour interroger, dans le temps long des dynamiques culturelles, les opérations et les recompositions qui sous-tendent l'épanouissement d'un Empire « gréco-romain » – cette entité que l'on peut définir en première instance, avec Paul Veyne, comme un « fait de culture grecque et de pouvoir romain » ? L'introduction du volume se donne comme objectif de déterminer les matériaux documentaires et les outils conceptuels sur lesquels peut s'appuyer ce questionnement, construit au croisement de l'histoire culturelle, du modèle des réseaux et de l'anthropologie des pratiques savantes. Le développement de cette approche, appliquée à des thématiques encore peu explorées dans le domaine de l'histoire de la période

impériale, entend ainsi apporter un éclairage neuf sur les relations entre partage des savoirs et déploiement du pouvoir, tels qu'ils s'entrelacent dans une unité culturelle désormais étendue, à travers le double référent de la *pax romana* et de l'hellénisme, aux dimensions de la Méditerranée.

This opening paper aims at evaluating the relevance of the idea of a Graeco-Roman Republic of Letters. Analysed in terms of networks – a notion which is increasingly widespread in the field of historical research and social sciences –, imperial scholarly worlds are conceived as spaces of mediation between Rome, Greece and other components of the Mediterranean, as places of knowledge and cultural transfers which produce structuring effects at several levels of the Roman Empire. Can intellectual communities be seen as a privileged field to investigate the long-term cultural dynamics and shifts which supports the development of a "Graeco-Roman Empire" – defined, according to Paul Veyne, as "a fact of Greek culture and Roman power" ? This introductory chapter explore the documentary basis and conceptual tools which can support such a proposition, involving cultural history, social network analysis and anthropology of cultural practices. This innovative approach aims at shedding new light on the relations between knowledge sharing and power deployment in a Mediterranean-wide environment, characterised by the consolidation of *Pax Romana* and the dissemination of Greek culture.

MOTS-CLÉS

Mondes lettrés,
République des lettres,
réseaux,
communautés,
hellénisme,
pratiques savantes.

KEYWORDS

Scholarly worlds,
Republic of Letters,
networks,
communities,
Greek culture,
scholarly practices.

La domination de Rome en Méditerranée, telle qu'elle se consolide et s'épanouit durant les premiers siècles de notre ère, peut être envisagée comme une première expérience politique et culturelle de globalisation. C'est à l'analyse de ce processus – même s'il n'est pas désigné de la sorte – que l'on peut rattacher l'importante synthèse publiée par Paul Veyne en 2005, sous le titre *L'Empire gréco-romain*. L'hypothèse, énoncée dès le titre de l'ouvrage, renvoie aux évolutions qui ont produit, durant les siècles qui relient l'histoire de la République romaine à celle du Principat, un édifice conçu comme « fait de culture grecque et de pouvoir romain¹ ». Paul Veyne définit l'Empire romain comme une entité fondée conjointement sur l'unité politique construite par la domination de Rome en Méditerranée et sur le socle culturel de l'hellénisme.

Amorcées dès le temps des conquêtes et la fin de la République, les évolutions dont l'historien s'applique à saisir la portée et les implications s'inscrivent dans la longue durée des rapports entre Rome et la civilisation grecque, entre acculturation et domination, « impérialisme » et « hellénisme », pour reprendre la perspective développée dans plusieurs synthèses [2]. L'extension de la domination romaine en Méditerranée coïncide en effet, à l'issue des guerres de Macédoine, avec un effort sans précédent d'assimilation de la langue et des traditions helléniques – que l'on peut regrouper sous le vocable de *paideia* –, cependant que les Grecs cessent définitivement de regarder leurs vainqueurs comme des Barbares et acceptent peu à peu la domination romaine, devenue le relais privilégié de l'hellénisme et de son héritage. C'est à partir de la convergence de ces phénomènes, dont des auteurs comme Polybe, Cicéron ou Plutarque se sont faits dès les premiers temps les acteurs et les témoins avertis, qu'émerge l'horizon d'un Empire « gréco-romain ». À l'heure où la présence romaine s'installe dans la longue durée, la mise en place des cadres de l'administration impériale, l'attitude du pouvoir à l'égard des provinces hellénophones, l'association progressive des vaincus d'hier au gouvernement de l'Empire favorisent l'épanouissement d'une unité culturelle modelée, sous l'autorité de Rome, dans toute la Méditerranée, par le référent de l'hellénisme associé aux apports des « sagesses barbares [3] ».

C'est afin d'appréhender les rythmes et les échelles de ces dynamiques, ainsi que pour comprendre les

opérations concrètes auxquelles elles font appel, que les contributions réunies dans ce volume se proposent d'étudier les mondes savants, tels qu'ils se déploient, du siècle d'Auguste au siècle des Antonins, entre la Grèce, Rome et les autres composantes de l'Empire. Issues des travaux menés dans le cadre d'un séminaire organisé à l'université Toulouse – Jean Jaurès [4], les recherches rassemblées se donnent comme objectif d'étudier la place et le fonctionnement des mondes lettrés dans l'Empire romain des premiers siècles de notre ère, en particulier sous l'éclairage de la notion de « réseaux », qui a connu ces dernières années une large diffusion dans le champ de la recherche en histoire et en sciences sociales. Les réseaux savants sont envisagés dans ce dossier comme des espaces de médiation entre les mondes grec et romain, comme des lieux où s'opèrent des transferts de savoirs et de traditions culturelles produisant des effets structurants à chacune des échelles de l'Empire : les individus, cercles de sociabilité, cités, provinces et jusque dans la dimension spéculaire de l'*Vrbs* et de l'*Orbis*. Sous cet éclairage, les réseaux intellectuels apparaissent comme un observatoire privilégié pour analyser les dynamiques culturelles, les recompositions et les opérations qui sous-tendent l'épanouissement d'une « République gréco-romaine des lettres ».

Les milieux lettrés de l'Empire, en d'autres termes, forment-ils une communauté à vocation universelle et unifiée, autour de l'idéal d'échange et de réciprocité, par des valeurs et des codes partagés ? Comment cette République des lettres *ante litteram*, ou ce « Web of Science » antérieur à l'invention de l'imprimerie ou de la Toile ont-ils pu donner corps au projet d'un Empire universel, d'un espace qui construit son identité par la mise en avant de références partagées, plongeant leurs racines dans un hellénisme constamment renégocié ? Dans quelle mesure les

[1] VEYNE 2005, p. 12.

[2] FERRARY 1988, SWAIN 1996.

[3] MOMIGLIANO 1975.

[4] Les séances de ce séminaire, coordonné au sein de l'équipe PLH-ERASME par Anthony Andurand, Corinne Bonnet et Pascal Payen, se sont tenues à l'université Toulouse – Jean Jaurès, entre janvier 2014 et avril 2015, autour du thème « Circulation des savoirs et structuration des réseaux savants dans l'Empire gréco-romain : acteurs, modalités, dynamiques ».

façons gréco-romaines de « faire réseau », de dire, de cultiver et de penser le lien savant dévoilent-elles au contraire une conception originale de l'écriture et du partage de la science, étrangère, pour une part, aux voies empruntées par la modernité ?

Pour répondre à ces questionnements, la période impériale offre un large éventail de matériaux documentaires et de productions textuelles, susceptibles de rendre compte de la vie et de l'activité des mondes lettrés. L'enquête peut notamment s'appuyer sur une littérature érudite de recueil et de compilation, sollicitant des traditions spécifiques : littérature de banquet (des *Propos de table* de Plutarque aux *Déipnosophistes* d'Athénée), collections doxographiques (*Vies* de Diogène Laërce), recueils et écrits biographiques (*Vies* de Philostrate, prolongées à la fin du IV^e siècle par les *Vies* d'Eunape), littérature encyclopédique (*Histoire naturelle* de Pline) ou relevant du genre des miscellanées (*Quaestiones* de Plutarque, *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle), auxquels on peut adjoindre l'éclairage apporté, plus ponctuellement, par les correspondances (Pline le Jeune, Fronton, Libanios), par des témoignages à teneur autobiographique (comme certains passages des *Discours sacrés* d'Aristide ou bien de corpus dus à des auteurs comme Galien ou Apulée), ainsi que par les inscriptions et l'important travail prosopographique auquel elles ont pu donner lieu [5].

Sans former un corpus homogène, cette production savante polymorphe participe d'un phénomène de totalisation des savoirs, alors commun à une large partie des domaines de la connaissance. Son développement prolonge certes directement les traditions héritées de la Grèce classique et de la période hellénistique, en particulier aristotéliennes et alexandrines ; elle acquiert cependant une ampleur et une portée nouvelles au moment de la mise en place du Principat. L'extension de cette littérature érudite semble en effet s'affirmer, dans un contexte inédit d'inflation bibliographique [6], comme un mode particulier d'archivage, de reconfiguration et de diffusion des traditions savantes, étroitement lié à la consolidation d'un ordre universel, construit sous l'autorité de Rome et à travers le vecteur culturel de l'hellénisme.

Construites sur la base de cette documentation, dont nous n'avons fait que rappeler les lignes de force, les analyses proposées dans le présent volume peuvent être envisagées comme autant de contributions particulières à l'enquête sur la République gréco-romaine des lettres. Formulé à titre d'hypothèse et d'outil heuristique, ce questionnement se constitue au croisement des acquis récents de l'histoire ancienne et des approches développées depuis plusieurs années dans

divers domaines des sciences sociales. Il s'inscrit, tout d'abord, dans le renouvellement qui caractérise aujourd'hui l'étude des rapports entre Rome et l'hellénisme. Cette thématique occupe une place de premier plan dans le panorama des recherches actuelles sur l'Empire romain [7]. L'évolution des questionnements et des approches, l'élargissement de la documentation (notamment archéologique et épigraphique), la multiplication des enquêtes régionales ont mis en lumière le jeu d'échelles, entre centre et périphérie, local et universel, qui contribue à tisser une toile multipolaire et orientée à la fois. L'analyse de la mise en place de l'ordre romain et des cadres de l'administration impériale, l'étude de la politique de Rome à l'égard des cités grecques ou des provinces hellénophones a en outre permis d'affiner, dans le sillage d'importants travaux de synthèse [8], la compréhension des rapports entre impérialisme et philhellénisme. Par ailleurs, loin de conforter l'image d'une Grèce tournée, à l'heure de la domination romaine, vers la glorification nostalgique d'un héritage immuable, les historiens se sont au contraire appliqués à interroger les modes d'intégration des sociétés grecques dans les structures de l'Empire romain et leur adaptation aux nouvelles données de la politique. Les recherches sur la place et le rôle des élites locales dans l'administration impériale, sur l'évolution des institutions et des pratiques civiques (évergétisme, culte impérial) au sein des cités de Grèce ou d'Asie ont fait apparaître toute la vitalité et la subtilité de l'hellénisme d'époque romaine. Dans le même temps, la réflexion initiée dans ce domaine a permis d'attirer l'attention des spécialistes sur la richesse inscrite dans la « géographie de l'hellénisme [9] » de cette période, dans une démarche sensible à la diversité des rythmes et des contextes régionaux, voire locaux.

L'intérêt pour l'hellénisme d'époque impériale, appréhendé dans le temps long des structures politiques et des dynamiques culturelles, est indissociable de la question de fond des rapports entre Rome et la culture grecque. L'enquête sur les effets de la « romanisation » ou de l'« hellénisation », centrée sur des processus d'acculturation, d'appropriation, de compromis

[5] Mentionnons ici, à titre d'exemples, une entreprise comme celle du *Dictionnaire des philosophes antiques* (GOULET 1989-2012), ou encore l'important travail de PUECH 2002 sur les orateurs et sophistes grecs dans les inscriptions d'époque impériale.

[6] KÖNIG & WOLF 2013, p. 29-37.

[7] Pour un état des lieux, voir HOËT-VAN CAUWENBERGHE 2011.

[8] VEYNE 1979, SWAIN 1996, FOLLET 2004, VEYNE 2005.

[9] FERRARY 2001.

ou d'intégration – pour ne citer que quelques facettes de ces processus – ou sur des logiques de résistance ou d'opposition, a fait place à une approche désormais formulée, au niveau local ou régional comme à l'échelle de l'Empire, en termes de transferts culturels, de stratégies et de négociations. Dans ce dossier, les travaux consacrés à la littérature de la période impériale, à commencer par ce qu'il est convenu d'appeler la Seconde Sophistique [10], et à son inscription dans l'environnement politique, social et culturel de l'Empire romain ont contribué à faire de la notion d'identité un pôle structurant des recherches. L'identité culturelle n'est évidemment pas envisagée comme une donnée monolithique et figée ; elle apparaît dorénavant comme une construction dynamique et plurielle, sans cesse remodelée selon les contextes et les productions discursives dans lesquels elle s'actualise [11]. Les recherches sur les pratiques linguistiques au sein de l'Empire romain [12] ont permis de mettre en lumière les formes de bilinguisme gréco-latin, mais aussi les phénomènes de plurilinguisme, ainsi que la complexité des usages et des stratégies mises en œuvre.

Le deuxième modèle que l'on peut mobiliser pour comprendre, sur le terrain des mondes savants, les modalités et les enjeux de la rencontre entre Rome et l'hellénisme, se rattache à ce que l'on pourrait appeler l'anthropologie historique des pratiques savantes et des traditions culturelles. Ce domaine d'étude, renouvelé il y a quelques années par l'entreprise des *Lieux de savoir* [13], a inspiré de nombreuses recherches dans le champ de l'histoire intellectuelle et culturelle de la période impériale, sous la forme de monographies ou de volumes collectifs. Dans cette approche, plusieurs objets ou thématiques ont bénéficié d'une attention particulière. Le premier champ d'investigation concerne, dans le prolongement des travaux sur l'« amitié » (*philia*, *amicitia*) chez les Anciens [14], les recherches consacrées aux correspondances [15] (notamment d'auteurs comme Cicéron, Pline le Jeune, Fronton, Libanios), qui ont apporté un éclairage original sur les formes de sociabilité et les enjeux de l'écriture des relations savantes dans le monde

gréco-romain. Elles ont permis, en particulier, de dégager les stratégies de représentation de soi et de son environnement, et les modèles que sollicitent, dans le contexte gréco-romain, les pratiques épistolaires, conçues à la fois comme pratiques sociales et comme pratiques discursives, à la croisée entre le domaine privé et le domaine public.

Parallèlement, l'enquête historique et anthropologique sur les mondes lettrés s'est portée sur l'univers de la Seconde Sophistique. L'effort pour décrypter les codes et les usages véhiculés par l'activité des sophistes, comprise comme performance, mise en scène et promotion de la *paideia* propre aux milieux cultivés de l'époque impériale [16], s'est ancré dans l'analyse des stratégies et des représentations littéraires [17] à l'œuvre dans les sources. La discussion s'est enrichie de plusieurs contributions importantes, soucieuses d'interroger, dans l'horizon des discours et des pratiques de la Seconde Sophistique, les enjeux liés à la construction des identités culturelles [18], à la présentation de soi [19] ou à la question des appartenances et des filiations intellectuelles [20]. Plus récemment, l'analyse des échos de la rhétorique sophistique dans l'Antiquité tardive et le christianisme [21] a permis de mieux apprécier les implications politiques et sociales d'un phénomène longtemps réduit à sa seule dimension littéraire.

L'approfondissement des recherches sur la Seconde Sophistique s'est accompagné d'un intérêt renouvelé pour la littérature savante et encyclopédique de la période impériale [22], analysée à l'aune des réalités et des logiques de l'ordre romain. Cette perspective est celle qui sous-tend l'ouvrage *Ordering knowledge in the Roman Empire* [23]. Centrées sur la problématique, d'inspiration foucauldienne, des rapports entre savoir et pouvoir, entre culture et domination, les contributions rassemblées dans ce volume collectif visent à explorer, à travers l'étude d'un large éventail de productions issues de la période (Plutarque, Fronton, Galien, Diogène Laërce, parmi d'autres), les modes d'écriture, d'archivage et de transmission de la connaissance, dans leur interaction dynamique avec les structures politiques, sociales et idéologiques de

[10] BOWERSOCK 1969, BOWERSOCK 1974, BOWIE 1970, BOWIE 1991, ANDERSON 1986, ANDERSON 1989, ANDERSON 1993, et plus récemment SCHMITZ 1997, GOLDHILL 2001, WHITMARSH 2001.

[11] HOËT-VAN CAUWENBERGHE 2011, p. 145.

[12] Voir DUPONT & VALETTE-CAGNAC 2005 pour un bilan sur cette question.

[13] JACOB 2007 et JACOB 2011.

[14] KONSTAN 1997.

[15] Pour un parcours général, voir DESMULLIEZ *et al.* 2010.

[16] ANDERSON 1989, ANDERSON 1993, ou encore SCHMITZ 1997.

[17] BRUNT 1994.

[18] WHITMARSH 2001.

[19] GLEASON 1995.

[20] ESHLEMAN 2012.

[21] VAN HOOFF 2010, ESHLEMAN 2012, WHITMARSH 2013.

[22] Sur cet aspect, voir en particulier la contribution de KÖNIG & WOOLF 2013.

[23] KÖNIG & WHITMARSH 2007.

l'Empire romain. D'une manière générale, plusieurs figures ont été placées, ces dernières années, au premier plan de la carte des savoirs de la période impériale, comme celles de Plutarque, Aulu-Gelle ou Athénée. À l'instar des *Propos de table* [24] ou des *Nuits attiques* [25], dont les chercheurs se sont appliqués à réévaluer la place dans l'histoire intellectuelle et les traditions savantes de l'Empire, les *Déipnosophistes* ont fait l'objet, dans cette nouvelle approche, d'un soin particulier. Dans le domaine anglo-saxon, les contributions réunies dans le volume *Athenaeus and his World* [26], se sont proposés d'envisager ce corpus moins comme une compilation de traditions et de citations que comme une œuvre littéraire à part entière. Ce travail a ainsi ouvert la voie à une réflexion sur les modèles littéraires et savants – ceux, par exemple, de la bibliothèque ou du banquet [27] – mobilisés dans l'œuvre d'Athénée. En France, l'exploration de ce champ d'étude s'est attachée à interroger les catégories et les opérations intellectuelles qui sous-tendent, dans la trame narrative des *Déipnosophistes* comme dans l'univers symptomatique qu'ils décrivent, l'écriture et la transmission des savoirs [28].

Le troisième et dernier modèle auquel l'hypothèse d'une République gréco-romaine peut faire appel est celui de la sociologie et de l'analyse des réseaux sociaux. Cette approche, formalisée dans les années 1960-1970, a connu ces dernières années un succès certain dans l'espace des sciences sociales – parfois, notons-le, au risque d'une certaine dispersion des travaux et d'une relative dilution du concept de « réseau ». Cette notion, qu'elle intègre les procédures de formalisation liées à l'analyse quantitative et à la visualisation des données, ou qu'elle se concentre sur des aspects plus qualitatifs, selon une approche davantage inspirée de la tradition de l'interactionnisme symbolique [29], constitue un domaine déjà largement balisé de la recherche en histoire. Cette thématique a désormais toute sa place dans les revues spécialisées ; elle est à l'origine de plusieurs groupes de travail et a déjà produit, notamment dans

le champ de l'histoire moderne et contemporaine, des résultats significatifs [30]. Si l'archéologie classique a depuis quelques années intégré l'analyse de réseaux dans les outils de modélisation qu'elle propose [31], l'histoire ancienne, elle, est restée quelque peu en retrait [32]. Depuis la parution d'un article important [33], consacré aux relations entre sénateurs et chevaliers dans la correspondance de Cicéron, cette approche n'a donné lieu qu'à un nombre limité de travaux [34]. L'analyse de réseaux apparaît ainsi comme un domaine encore émergent des recherches sur l'Antiquité, étroitement lié à la réflexion sur les « humanités numériques », pourtant susceptible d'offrir à l'étude des mondes lettrés et des pratiques savantes dans l'Antiquité de prometteuses pistes de recherche.

Adossée aux thématiques et aux perspectives de recherche que nous venons de décrire, l'interrogation sur la République gréco-romaine des lettres place au centre de l'attention une série de questionnements, qui constituent les lignes de force des analyses réunies dans le présent volume. Le premier concerne l'enquête sur les modes de structuration des mondes lettrés. Comment les réseaux savants, au cours de la période impériale, s'organisent-ils ? Quels sont les groupes et les communautés, les lieux ou les institutions sur lesquels s'appuient leurs ramifications ? L'activité savante est ici conçue comme une activité éminemment sociale. Ce constat ne renvoie pas seulement à l'idée que les mondes savants sont étroitement imbriqués dans les structures et les stratifications sociales de l'Empire, que le savoir et la culture constituent, pour les *pepaideumenoï* de la période impériale, un capital symbolique, un outil de promotion ou de distinction sociale ; il signifie aussi et surtout que l'activité savante en elle-même mobilise, génère et entretient du lien social, cependant que les savoirs qu'elle vise à élaborer portent la trace des relations et des réseaux au sein desquels ils sont produits, activés, diffusés ou transmis.

Ces modes de sociabilité savante s'inscrivent dans une pluralité de registres, qui dessinent autant de

[24] KLOTZ & OIKONOMOPOULOU 2011.

[25] HOLFORD-STREVENIS 1988, ANDERSON 1994, HOLFORD-STREVENIS & VARDI 2004.

[26] BRAUND & WILKINS 2000.

[27] Sur les traditions littéraires et les pratiques sociales liées à la sphère du banquet, telles qu'elles sont notamment mises en scène chez Plutarque, voir en particulier SCHMITT-PANTEL 2011, p. 471-482, ROMERI 2002, ou plus récemment KÖNIG 2007 et KÖNIG 2012, p. 60-89.

[28] Voir notamment JACOB 2005 et JACOB 2013.

[29] BECKER 1982, STRAUSS 1992.

[30] Pour un état des lieux, voir LEMERCIER 2005, BERTRAND *et. al.* 2011.

[31] Voir par exemple KNAPPETT 2013.

[32] Pour un premier bilan : RUFFINI 2008, p. 14-20.

[33] ALEXANDER & DANOWSKI 1990.

[34] On signalera en particulier : WHITE 1992, REMUS 1996, RUFFINI 2008, SCHOR 2011, ANDURAND 2015a. Pour une analyse consacrée au dossier particulier des *Propos de table* de Plutarque, dont Jason König esquisse les réseaux personnels dans sa contribution, voir également les propositions formulées dans ANDURAND 2015b et ANDURAND & BONNET 2016.

façons gréco-romaines de « faire réseau ». La documentation littéraire qu'a transmise la période impériale, dans son ampleur et sa diversité, offre un aperçu de la variété des formes que la sociabilité savante peut revêtir, de la dualité de l'échange épistolaire ou de la relation entre maître et disciple à la communauté du cercle, de l'école ou de la « famille » intellectuelle, pour reprendre une image empruntée à Apulée [35]. L'exploration de cette « géométrie » des relations savantes et de la pluralité des formes sociales qu'elle engendre peut s'accompagner d'une enquête sur les lieux et les moments de la sociabilité savante. Là encore, on peut répertorier dans les sources, sans prétendre à l'exhaustivité, un riche éventail de contextes et de situations. Il n'est ici que de songer aux festivals et aux concours qui rythment la vie de l'hellénisme, à la réunion privée et à l'espace convivial du banquet, à la bibliothèque, au séjour d'étude ou de formation, au discours public ou au moment de la *recitatio*, ou encore aux phénomènes de cour qui entourent la maison impériale. L'analyse peut également mettre en lumière le spectre de pratiques auxquelles s'adosent les modes d'interaction propres aux *pepaideumenoï* de l'Empire : les correspondances, les voyages et les déplacements, les pratiques collectives propres au banquet, comme lieu de mise en commun (*koinônia*) des plaisirs et des savoirs, l'émulation héritée de l'univers des concours. Pour ne citer sur ce point qu'un exemple, les recueils et miscellanées produits dans la sphère de l'érudition nous éclairent sur l'histoire, au siècle des Antonins, d'une pratique comme celle de la lecture en commun des œuvres des Anciens, lors de réunions associant Grecs et Romains. C'est ainsi que les convives de Plutarque, dans les *Propos de table*, emportent avec eux un exemplaire des *Problèmes physiques* d'Aristote dans la résidence de Mestrius Florus aux Thermopyles [36], abordent les difficultés d'interprétation que soulèvent, lors de « lectures en commun [37] » (*sunanagnôseis*), certains passages de Platon, ou bien discutent, à l'occasion d'un dîner chez Sextius Sylla, de cette nouvelle pratique introduite à Rome qui consiste à donner au banquet des lectures théâtralisées des dialogues du philosophe [38]. Dans les *Nuits attiques*, d'une manière similaire, Aulu-Gelle évoque à plusieurs reprises le souvenir des repas donnés à la table de Favorinos, où l'on avait l'habitude de lire et d'analyser en commun « un chant antique d'un poète lyrique ou un livre d'histoire » (*aut uetus carmen melici poetae aut historia*), « souvent en grec, parfois en latin [39] » (*partim Graecae linguae, alias Latinae*). Ces scènes de la sociabilité savante constituent de précieux témoignages pour comprendre les pratiques intellectuelles et les représentations mises

en jeu par la rencontre des milieux lettrés grecs et romains, lors de réunions dédiées au partage de savoirs nourris de connivence et d'une saine compétitivité, sous le patronage de modèles quasiment sacralisés, comme c'est le cas pour Platon.

Dans chacune de ces occasions où le savoir et les traditions érudites sont activés, la sociabilité savante est travaillée par une pluralité de rythmes, qui façonnent une infinie richesse de configurations relationnelles : de l'interaction ou de la rencontre ponctuelle aux relations, inscrites dans la longue durée, à partir desquelles s'instituent des groupes et des communautés, des écoles et des filiations, des générations et des traditions. Un phénomène qu'illustre bien, une fois encore, la sociabilité symposiaque, décrite notamment par Plutarque, Aulu-Gelle ou Athénée. Abordé sous cet angle, l'espace convivial du banquet, tel qu'il est mis en scène dans les *Propos de table*, semble en effet produire trois types de liens, adossés chacun à une temporalité propre. La première est celle des interactions et des relations inscrites dans le temps même de la réunion, régies par les codes et les pratiques propres à l'univers du *symposion* ; la deuxième se rapporte au « cercle », à la communauté des symposiastes qui prend forme et s'actualise dans la succession des banquets, tout en se forgeant, au fil des rencontres, une mémoire propre et partagée. La troisième temporalité, enfin, se déploie dans les liens qu'active, par-delà les époques, l'inscription dans les traditions littéraires et philosophiques liées à la sphère sympotique, dont le *Banquet* de Platon est comme l'archétype.

Dans quelle mesure, toutefois, ces modes de structuration interagissent-ils avec la production et la circulation de contenus scientifiques, définis en termes de savoirs, de traditions, de références ou de modèles ? Dans quelle mesure le réagencement, le partage et la diffusion de ces contenus participent-ils de la construction d'un nouvel ordre des savoirs ? Le questionnement sur la République gréco-romaine des lettres conduit ici à envisager la période impériale comme un « contexte spécifique de production des savoirs [40] ». Sous l'Empire, le développement de la littérature de recueil et de compilation s'affirme comme un mode

[35] Apulée, *Apologie*, 64, où l'auteur évoque la « famille platonicienne ».

[36] Plutarque, *Propos de table*, 734D.

[37] Plutarque, *Propos de table*, 700C.

[38] Plutarque, *Propos de table*, 711C.

[39] Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, II, 22, 1. Voir aussi, dans un contexte identique : III, 19, 1.

[40] KÖNIG & WHITMARSH 2007, p. 8.

particulier d'archivage, de reconfiguration et de diffusion des traditions érudit. L'extension de cette production littéraire ne saurait cependant être considérée comme un phénomène inédit. Son développement s'appuie alors sur une ambition de totalisation des savoirs qui puise ses références dans les traditions héritées des siècles précédents – en particulier des modèles aristotélien et alexandrin, repris ensuite à Pergame et dans d'autres « lieux de savoir » de l'Empire. Analysé sous l'angle des rapports entre héritage et recreation, ce processus conduit à aborder une double interrogation : quelles continuités, tout d'abord, relie ce type d'ouvrages aux traditions savantes et littéraires issues de l'époque hellénistique et de la fin de la République ? L'objectif est alors de montrer, au-delà des thématiques traditionnelles de l'imitation et du caractère « dérivé » de la littérature impériale, comment les auteurs grecs et latins de cette époque s'approprient et reconfigurent des modèles hérités pour élaborer, à travers une série de nouvelles formes textuelles, une production savante originale, travaillée par les recompositions politiques et sociales qui accompagnent la mise en place et la consolidation du Principat. Les reprises et les usages des modèles hellénistiques dans les compilations, miscellanées ou recueils d'érudition de la période impériale permettent ainsi de poser la question des continuités entre les deux périodes. Pour illustrer ce phénomène, on peut rappeler la référence faite par Pline, dans la préface de *Histoire naturelle* [41], à ces recueils composés à l'époque républicaine sous les titres d'*Artes*, d'*Exempla* ou d'*Antiquitates*. Dans le même registre, on peut également mentionner le long catalogue des recueils répertoriés dans la préface des *Nuits attiques*, produits d'une « science variée, mélangée et presque hétéroclite » (*variam et miscellam et quasi confusaneam doctrinam*) et composés, sous les titres les plus recherchés, « dans l'une et l'autre langue [42] » (*utriusque linguae*), ou encore les nombreux emprunts faits par Diogène Laërce aux biographies et aux *Successions* composées tout au long de la période hellénistique. Ces jeux d'échos et de reprises, d'adaptations et de variations offrent sans doute un terrain privilégié pour envisager la manière dont les recueils produits dans le domaine de l'érudition, en réélaborant les traditions littéraires héritées de la période hellénistique, construisent et relaient au sein de l'Empire un nouveau corpus de connaissances.

Le deuxième questionnement concerne plus précisément l'imbrication de cette littérature érudite dans l'environnement politique et social de l'Empire romain. Il renvoie à l'idée, formulée notamment par Jason König et Tim Whitmarsh, que le monde des

savoirs n'est « jamais neutre, détaché, objectif » (*never neutral, detached, objective*). Dans l'Empire des premiers siècles comme dans d'autres contextes socio-culturels, les activités savantes sont « encastées (*embedded*) dans la hiérarchie globale et les schémas de pensée de la société impériale romaine comme dans les relations et les luttes de pouvoir qui traversent les diverses disciplines intellectuelles [43] ». C'est dans cette perspective que l'hypothèse d'une République gréco-romaine permet de relier les traditions et les contenus produits dans la sphère des activités savantes aux structures sociales et idéologiques de l'ordre impérial. L'enjeu, tout d'abord, peut consister à s'interroger sur la hiérarchie que dessine, dans la littérature d'époque impériale, la construction d'un nouvel ordre des savoirs. Quels sont les domaines de la connaissance que l'on privilégie alors ? Quelle place et quelle valeur accorde-t-on, dans cette entreprise globale d'archivage et de diffusion des traditions savantes, à des disciplines comme la philosophie ou la rhétorique, qui constituent le socle de la culture que les lettrés de l'Empire ont en partage ? Dans quelle mesure ce nouvel ordre des savoirs rejoint-il l'ordre du pouvoir romain ? L'analyse de ces logiques sociales de hiérarchisation des traditions érudit est alors indissociable d'une réflexion sur la position et le statut des groupes qui en sont les porteurs. Quels sont les acteurs et les communautés qui recueillent, réélaborent et manipulent les contenus produits dans le cadre des activités savantes ? Quelles relations entretiennent-ils avec le pouvoir romain, avec ses représentants et ses lieux, ses réseaux et ses relais ? Quels usages politiques et sociaux, enfin, font-ils de ces traditions ? Les sources permettent d'envisager les liens complexes qui unissent les acteurs du savoir et les représentants du pouvoir impérial, à partir de divers cas de figure et à plusieurs époques : il suffit ici de mentionner, à titre d'exemples, les relations entre les deux Plines et les milieux dirigeants de l'Empire, le rôle de personnages comme Mestrius Florus et Sosius Sénécion dans les réseaux de la *philia* plutarquienne, les liens de patronage qui unissent Larensis aux savants qu'il convie à sa table, la place du sophiste Philostrate dans les cercles lettrés réunis autour de l'impératrice Julia Domna. De ce point de vue, la République gréco-romaine des lettres offre un horizon privilégié pour reconstituer, sous l'angle des relations entre savoir et pouvoir, la sociologie des

[41] Pline, *Histoire naturelle*, pr. 19.

[42] Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, pr. 4-9.

[43] KÖNIG & WHITMARSH 2007, p. 7.

élites cultivées de l'Empire, appréhendée en termes d'origines, de trajectoires et de positions.

À un troisième niveau, enfin, l'idée d'une République gréco-romaine des lettres invite à s'interroger sur les codes et les normes qui régissent l'activité et la sociabilité savantes. De quelle manière les réseaux savants de la période impériale s'auto-représentent-ils ? Quelle image d'eux-mêmes, de leur place et de leur fonction dans l'Empire cultivent-ils, à travers les valeurs et les pratiques dont rend compte la documentation conservée ? Comment ces représentations s'articulent-elles, dans le contexte globalisé et multiculturel de l'Empire romain, à l'évolution des structures socio-politiques du pouvoir et à la construction des identités culturelles ? Pour saisir l'imbrication entre le fonctionnement effectif des réseaux savants et leur mise en scène dans la documentation littéraire d'époque impériale, l'enquête peut recourir à la notion de « représentation ». Elle permet en effet de souligner le fait que les témoignages écrits que nous exploitons sont le fruit d'une élaboration *a posteriori*, répondant à des codes culturels qu'il convient de cerner, et non le compte rendu transparent, brut et immédiat, de ce qui s'est passé. Elle renvoie aussi à la théâtralité des échanges sur une sorte de scène savante où les acteurs des réseaux évoluent et se donnent à voir, en écho à des modèles qui plongent leurs racines dans des périodes largement antérieures à celle de l'Empire gréco-romain. Entre héritage et innovation, le théâtre savant constitue un espace d'affichage des valeurs qui unissent la République des lettres d'alors et des ambitions qui l'animent. Il s'agit à partir de là de l'explorer, dans l'entre-deux qui relie représentations et pratiques, dans toute sa complexité, fluidité et richesse, comme un espace dynamique donnant corps à un universalisme savant, innervé par l'héritage de l'hellénisme, étroitement lié aux spécificités d'un imaginaire social des pratiques savantes.

Au cœur des représentations littéraires du lien savant se situe le banquet, moment de convivialité et de sociabilité, espace d'affichage et d'échange des connaissances, à l'articulation entre parcours individuels et communautés. D'autres modalités de représentations et pratiques peuvent parallèlement être prises en compte, comme les liens épistolaires, qui renvoient davantage au registre de l'auto-représentation, de l'intimité, voire de la complicité, ou encore les relations de maître et disciple, que l'entourage impérial peut donner à voir (songeons au cas de Fronto). Le présupposé méthodologique majeur est que tout énoncé, tout discours est travaillé par un tissu symbolique, par des « images mentales », des codes culturellement et socialement déterminés. Cette approche

étudie toute production discursive comme la trace des cadres de pensée autant que des pratiques sociales, reflet de la « toile » socio-culturelle à vocation universelle que représente l'Empire.

Parce que l'évocation des communautés lettrées et de leur fonctionnement, en somme, comporte toujours, une dimension réflexive, qu'il s'agit de prendre en compte et d'explorer, l'analyse des pratiques de la sociabilité savante est inséparable d'un questionnement sur les modes d'écriture des relations savantes dans les traditions gréco-romaines. Pour décrire ce phénomène, tel qu'il se manifeste chez Plutarque, Aulu-Gelle ou Athénée, Christian Jacob a parlé, fort justement, d'« inclusion agissante et d'extériorité observatrice [44] ». La dimension réflexive des sources ouvre ainsi tout un champ à explorer, portant sur l'écriture du lien savant dans le monde gréco-romain. Ce travail peut passer, dans un premier temps, par une analyse du lexique des relations sociales. Les *Propos de table* de Plutarque ou les *Discours* d'Aristide, de ce point de vue, offrent un aperçu de la richesse du vocabulaire de la sociabilité qui est activé : *oikeioi, philoi, hetairoi, sunêtheis, gnôrimoi*. Ces recherches supposent aussi de s'intéresser aux catégories au moyen desquelles les acteurs et les groupes se désignent eux-mêmes : ce sont ici les *philologoi* et les *pepaideumenoï* de Plutarque, les *sophistai* de Philostrate, les *sophoi* d'Athénée. Il semble important, pour approfondir ce questionnement, de s'intéresser également aux images que l'on convoque pour décrire, afficher ou mettre en scène l'appartenance à une communauté. C'est par exemple, chez Athénée, l'importance du modèle du banquet ou de la bibliothèque ; c'est aussi, chez Plutarque [45], le chœur (*choros*) des symposiastes, dont le symposiarque est comme le coryphée ; c'est, enfin, le « cercle des sophistes » (*kuklos tôn sophistôn*) qu'évoque Philostrate à plusieurs reprises, ou bien cette « escorte de l'hellénisme » (*pompê tou hellênikou*) qui accompagne le sophiste Adrien de Tyr dans chacun de ses déplacements [46]. Cette enquête, enfin, pourrait envisager les figures de référence ou d'autorité que l'on mobilise dans l'écriture du lien savant et la conservation des souvenirs liés à certains moments de la sociabilité savante. Là encore la tradition littéraire du banquet éclaire de manière instructive la façon dont chaque auteur entend s'insérer dans la lignée d'une mémoire érudite et dans la chaîne d'une tradition

[44] JACOB 2005, p. 509.

[45] Plutarque, *Propos de table*, 678D.

[46] Philostrate, *Vies des sophistes*, II, 10, 587.

intellectuelle. Tandis que Plutarque, dans les *Propos de table*, érige Platon en « modèle » (*paradeigma*), « non pas seulement pour ce qui est des réunions et des conversations à table, mais encore de la manière de garder le souvenir des propos tenus [47] », Aulu-Gelle rend hommage à Plutarque lui-même comme à « un homme d'une grande autorité dans les sciences [48] » (*homo in disciplinis graui auctoritate*), de la même manière qu'Athénée, à son tour, se propose de mettre en scène son dialogue « par émulation platonicienne [49] » (*zêlô Platônîkô*) et de remettre à l'honneur les banquets d'Homère, où les mets importent autant que les mots et les discussions.

L'interrogation sur le phénomène gréco-romain, au croisement des relations entre savoir et pouvoir, entre culture et politique, fait en définitive apparaître une pluralité de situations et de stratégies, qui obligent à envisager autre chose qu'une simple répartition des rôles entre « Grecs » et « Romains ». L'adjectif « gréco-romain », dans cette perspective, ne saurait être assimilé ni à une simple juxtaposition, ni à une pure fusion. Dans l'horizon élargi de l'Empire romain, le référent culturel de l'hellénisme, conçu non comme un conservatoire de traditions culturelles, mais comme un langage vivant et malléable, offre, pour les acteurs des mondes savants, un terrain de négociation souple, fluide, propice à la construction d'identités culturelles plurielles, sans cesse redéfinies. On retrouve là, si l'on aborde ces phénomènes d'un point de vue plus « romain », la notion d'« altérité incluse », empruntée à Florence Dupont, en vertu de laquelle Rome, à mesure qu'elle s'appropriait les traditions culturelles grecques, transformait l'héritage de l'hellénisme : « la Grèce, dans son altérité, est présente au sein de la civilisation romaine, une Grèce autre et englobée, constitutive de la romanité [50] ». Peut-être peut-on recourir alors, afin d'envisager les stratégies complexes qu'impliquent, dans le contexte d'une République gréco-romaine des lettres, le dialogue et les transferts interculturels, à une autre notion, présente pour ainsi dire dès l'origine dans les réflexions sur les rapports entre vainqueurs et vaincus d'hier, de Polybe à Ælius Aristide, en passant par Cicéron et Plutarque : celle du parallèle (*sunkrisis*), qui offre un horizon pacifié pour un dialogue au cours duquel on chemine ensemble, sans jamais se rejoindre complètement.

Sans aucunement viser l'exhaustivité, les essais qui suivent donnent à voir une grande diversité de situations, d'interactions et de productions savantes. La cour d'Hérode, restituée par Édith Parmentier, constitue ainsi un « biotope » instructif qui se caractérise par

une forte empreinte de l'hellénisme dans un contexte de mixité culturelle prononcée. En effet, y convergent trois cultures : judaïque, hellénique et romaine, qui sont mises en scène, y compris de manière concrète, dans le décor architectural du théâtre de l'Hérodeion, restitué par les fouilles, et bien présentes dans les rayons de sa riche bibliothèque, reflet d'une ouverture et de transferts culturels qui orientent aussi en direction des milieux juifs d'Alexandrie. L'analyse des milieux lettrés qui entourent Hérode suggère donc une cartographie complexe et une imbrication puissante entre savoir et pouvoir.

La résistance que Rome manifeste envers le savoir médical d'origine grecque indique qu'il serait naïf de penser que les connaissances circulent librement dans une République des Lettres aux frontières poreuses. Jean-Christophe Courtil s'intéresse ainsi à la réception du savoir médical grec dans le stoïcisme romain, en particulier chez Sénèque. Ce dernier, qui n'est pas un médecin, mais qui suggère, en philosophe stoïcien, de vivre « conformément à la Nature », se situe précisément au moment où le conservatisme romain, une sorte de « protectionnisme intellectuel », cède le pas à une appropriation de la science grecque pour donner naissance à un véritable savoir romain. On voit, en effet, Hippocrate et le Corpus hippocratique devenir une figure et source d'autorité incontestable, commentée, adaptée, revisitée, tandis que celui qui est « amateur de médecine », le *philiatros*, et qui pratique l'*ars curandi* gagne en prestige.

Si Hippocrate apparaît comme une référence fondamentale pour Sénèque, le statut de Platon dans certains cercles de la Seconde Sophistique s'apparente à celui d'un *numen* tutélaire. Anthony Andurand et Corinne Bonnet explorent la dimension mémorielle attachée à la figure de Platon, fondateur et modèle du banquet savant. Le « divin Platon », selon l'expression de Plutarque, est rendu présent, par le biais de diverses stratégies, de sorte que le banquet se configure, en pleine époque impériale, comme l'anamnèse d'un temps idéal, comme la réactivation d'un hellénisme parfait et fécondant. Le cercle savant, communauté herméneutique et communauté rituelle à la fois, fait de Platon le *symbolon* d'une appartenance culturelle partagée, à l'échelle du *Mare nostrum*.

Plutarque, mais aussi Pline et Aulu-Gelle fournissent à Jason König une matière féconde pour cerner

[47] Plutarque, *Propos de table*, 686D.

[48] Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, IV, 11.

[49] Athénée, *Déipnosophistes*, I, 1 f 6 (épitomé).

[50] DUPONT 2002, p. 43.

les codes de représentation des communautés intellectuelles plus ou moins cosmopolites de l'Empire gréco-romain. La démarche comparative permet de faire émerger des stratégies différentes pour donner à voir, dans la mise en scène littéraire des banquets savants, les liens qui unissent la communauté, les occasions qui la réunissent, les comportements qui la caractérisent, les références qui la singularisent. L'analyse proposée fait émerger une différence remarquable entre le Grec Plutarque et les Latins Pline et Aulu-Gelle : là où l'oralité est de mise dans les banquets plutarquéens, c'est l'écriture et la lecture qui dominent chez les autres auteurs, en dépit d'une série de traits partagés, en particulier la mobilisation d'un imaginaire savant au service d'élites cosmopolites, entre interaction sociale et pratique érudite solitaire.

L'étude des mondes savants suppose, en effet, de varier les angles d'approche et les échelles, de l'oïkoumène à la petite cité que prétend être le banquet de sophistes, des communautés savantes aux individualités. Constantin Raïos s'attache ainsi à cerner le réseau au sein duquel opère Ælius Aristide, figure éminente et originale de la Seconde Sophistique, dont l'œuvre se caractérise par une « préoccupation autobio-bibliographique constante ». Grand hypocondriaque, ami des puissants, le rhéteur à succès accomplit un voyage en Égypte, berceau d'une antique culture, qu'il décrit entre autopsie, témoignages sacerdotaux chargés d'autorité et emprunts à la tradition livresque, signes d'un encyclopédisme de bon aloi au II^e siècle de notre ère. L'exploration du réseau de connaissances et de connivences d'Ælius Aristide, entre références

savantes et appuis politiques, révèle un intellectuel soucieux d'afficher sa vaste culture, la polyvalence de son savoir, sa fidélité aux Grecs, son grand souci des dieux... et l'attention qu'il prête au pouvoir romain.

Chacun de ces cas invite à réfléchir sur des notions qui semblent bien taillées, aisément définissables, et qui pourtant interrogent. Qu'est-ce qu'un savoir ? Qu'est-ce qu'un lettré ? Qui désigne-t-on au juste quand on parle d'« intellectuel » ? Pierre Vesperini attire notre attention sur toutes ces catégories modernes que nous appliquons à l'Antiquité sans suffisamment mesurer l'écart entre nos modes de pensée et ceux des Grecs ou des Romains. Il explore ainsi des notions comme *tekhnê*, *epistêmê*, *sophia*, en grec, *ars*, *scientia*, *sapientia*, en latin. Quel champ recouvrent-elles ? Quelles démarches ? Quelles pratiques ? Il suggère de se départir de nos concepts pour renouer, dans une perspective résolument anthropologique, avec les mots des Anciens et leurs catégories *emic*, avec leurs discours et leurs découpages, leurs figures, pratiques et objets de savoir. Il en émerge un paysage savant « autre » dans lequel, par exemple, la frontière entre savoir discursif et savoir figuré s'estompe considérablement. Nos taxinomies par genres, par doctrines, par courants, par disciplines se trouvent dès lors mises à distance et questionnées, là où nous sommes habitués à les manier comme autant d'étiquettes commodes et évidentes. Le savoir, insiste Pierre Vesperini, s'inscrit dans une dimension ludique dont nous avons peu à peu perdu le sens. On ose à peine espérer qu'au terme de la lecture de ces six essais, le lecteur referme son livre en disant « That's all folks ! ». ■

BIBLIOGRAPHIE

- ALEXANDER, Michael C. & DANOWSKI, James A., 1990**, « Analysis of an ancient network: personal communication and the study of social structure in a past society », *Social Networks* 12, 4, p. 313-335.
- ANDERSON, Graham, 1986**, *Philostratus. Biography and Belles-Lettres in the 3rd century A.D.*, London.
- ANDERSON, Graham, 1989**, « The *pepaideumenoï* in action: sophists and their outlook in the Early Empire », dans *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt* II, 33, 1, Berlin – New York, p. 79-208.
- ANDERSON, Graham, 1993**, *The Second Sophistic. A cultural phenomenon in the Roman Empire*, New York.
- ANDERSON, Graham, 1994**, « Aulus Gellius: a miscellanist and his world », dans *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt* II, 34, 2, Berlin – New York, p. 1834-1862.
- ANDURAND, Anthony, 2015a**, « Maîtres et élèves dans les *Vies des sophistes* de Philostrate : essai d'approche relationnelle », *Les cahiers de Framespa* 18 (en ligne : <https://framespa.revues.org/3248>).
- ANDURAND, Anthony, 2015b**, « Le monde plutarquéen des banquets savants : essai d'approche spatiale », *Histoire et informatique* 18, p. 64-71.
- ANDURAND, Anthony & BONNET, Corinne, 2016**, « “Les coutumes et les lois des nations barbares” (Plut., *QC* 2, 1). Réseaux savants entre centre et périphérie dans les *Propos de table* de Plutarque », dans Sydney Aufrère & Frédéric Möri (éd.), *Alexandrie la divine. Sagesses barbares. Échanges et réappropriations dans l'espace culturel gréco-romain*, Genève, p. 109-141.
- BECKER, Howard S., 1982**, *Art worlds*, Berkeley.
- BERTRAND, Michel, LEMERCIER, Claire & GUZZI-HEEB, Sandro, 2011**, « Introduction : où en est l'analyse de réseaux en histoire ? », *Redes* 21, p. 12-23.
- BOWERSOCK, Glen W., 1969**, *Greek sophists in the Roman Empire*, Oxford.
- BOWERSOCK, Glen W. (éd.), 1974**, *Approaches to the Second Sophistic*, University Park.
- BOWIE, Ewen L., 1970**, « The Greeks and their past in the Second Sophistic », *Past and Present* 46, p. 3-41.
- BOWIE, Ewen L., 1991**, « Hellenes and Hellenism in writers of the Second Sophistic », dans Suzanne Saïd (éd.), *Hellenismos. Quelques jalons pour une histoire de l'identité grecque*, Leiden – New York, p. 183-204.
- BRAUND, David & WILKINS, John (éd.), 2000**, *Athenaeus and his world. Reading Greek culture in the Roman Empire*, Exeter.
- BRUNT, Peter A., 1994**, « The bubble of the Second Sophistic », *Bulletin of the Institute of Classical Studies* 39, 1, p. 25-52.
- DESMULLIEZ, Janine, HOËT-VAN CAUWENBERGHE, Christine & JOLIVET, Jean-Christophe (éd.), 2010**, *L'étude des correspondances dans le monde romain de l'Antiquité classique à l'Antiquité tardive*, Lille.
- DUPONT, Florence, 2002**, « Rome ou l'altérité incluse », *Rue Descartes* 37, p. 41-54.
- DUPONT, Florence & VALETTE-CAGNAC, Emmanuelle (éd.), 2005**, *Façons de parler grec à Rome*, Paris.
- ESHLEMAN, Kendra, 2012**, *The social world of intellectuals in the Roman Empire: sophists, philosophers, and Christians*, Cambridge.
- FERRARY, Jean-Louis, 1988**, *Philhellénisme et impérialisme. Aspects idéologiques de la conquête romaine du monde hellénistique*, Rome (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome 271).
- FERRARY, Jean-Louis, 2001**, « Rome et la géographie de l'hellénisme : réflexions sur “hellènes” et “panhellènes” dans les inscriptions d'époque romaine », dans Olli Salomies (éd.), *The Greek East in the Roman Context*, Helsinki, p. 19-35.
- FOLLET, Simone (éd.), 2004**, *L'hellénisme d'époque romaine. Nouveaux documents, nouvelles approches*, Paris.
- GLEASON, Maud W., 1995**, *Making men: sophists and self-presentation in Ancient Rome*, Princeton.
- GOLDHILL, Simon (éd.), 2001**, *Being Greek under Rome: cultural identity, the Second Sophistic and the development of Empire*, Cambridge.
- GOULET, Richard (éd.), 1989-2012**, *Dictionnaire des philosophes antiques*, Paris.
- HOËT-VAN CAUWENBERGHE, Christine, 2011**, « Empire romain et hellénisme : bilan historiographique », *Dialogues d'histoire ancienne* 5 (sup.), p. 141-178.
- HOLFORD-STREVEN, Leofranc, 1988**, *Aulus Gellius*, London.
- HOLFORD-STREVEN, Leofranc & VARDI, Amiel (éd.), 2004**, *The worlds of Aulus Gellius*, Cambridge.
- JACOB, Christian, 2005**, « La table et le cercle. Sociabilités savantes sous l'Empire romain », *Annales HSS* 3, p. 507-530.
- JACOB, Christian (éd.), 2007**, *Lieux de savoir. I : « Espaces et communautés »*, Paris.
- JACOB, Christian (éd.), 2011**, *Lieux de savoir. II : « Les mains de l'intellect »*, Paris.
- JACOB, Christian, 2013**, *The Web of Athenaeus*, Harvard (trad. de « Ateneo, o il dedalo delle parole », dans *I Deipnosofisti. Vol. I: Libri I-V*, Roma, 2001, p. XI-CXVI).
- KLOTZ, Frieda & OIKONOMOPOULOU, Katerina (éd.), 2011**, *The philosopher's Banquet: Plutarch's Table Talk in the intellectual culture of the Roman Empire*, Oxford.

- KNAPPETT, Carl (éd.), 2013**, *Network analysis in archaeology. New approaches to regional interaction*, Oxford – New York.
- KÖNIG, Jason, 2007**, « Fragmentation and coherence in Plutarch's *Sympotic Questions* », dans Jason König & Tim Whitmarsh (éd.), *Ordering knowledge in the Roman Empire*, Cambridge, p. 43-68.
- KÖNIG, Jason, 2012**, *Saints and Symposiasts. The literature of food and the symposium in Greco-Roman and Early Christian culture*, Cambridge – New York.
- KÖNIG, Jason & WHITMARSH, Tim (éd.), 2007**, *Ordering knowledge in the Roman Empire*, Cambridge.
- KÖNIG, Jason & WOOLF, Greg, 2013**, « Encyclopaedism in the Roman empire », dans Jason König & Greg Woolf (éd.), *Encyclopaedism from Antiquity to the Renaissance*, Cambridge, p. 23-63.
- KONSTAN, David, 1997**, *Friendship in the classical world*, Cambridge.
- LEMERCIER, Claire, 2005**, « Analyse de réseaux et histoire », *Revue française d'histoire moderne et contemporaine* 52, 2, p. 88-112.
- MOMIGLIANO, Arnaldo, 1975**, *Alien Wisdom. The limits of hellenization*, Cambridge.
- PUECH, Bernadette, 2002**, *Orateurs et sophistes grecs dans les inscriptions d'époque impériale*, Paris.
- REMUS, Harold, 1996**, « Voluntary association and networks: Aelius Aristides at the Asclepieion in Pergamum », dans John S. Kloppenborg & Stephen G. Wilson (éd.), *Voluntary associations in the Graeco-Roman world*, London, p. 146-175.
- ROMERI, Luciana, 2002**, *Philosophes entre mets et mots. Plutarque, Lucien, Athénée autour de la table de Platon*, Grenoble.
- RUFFINI, Giovanni, 2008**, *Social networks in Byzantine Egypt*, Cambridge.
- SCHMITT-PANTEL, Pauline, 2011**, *La cité au banquet. Histoire des repas publics dans les cités grecques*, 2^e éd. (1^{re} éd. Rome, 1992), Paris (Les Classiques de la Sorbonne 2).
- SCHMITZ, Thomas, 1997**, *Bildung und Macht: zur sozialen und politischen Funktion der zweiten Sophistik in der griechischen Kaiserwelt*, München.
- SCHOR, Adam M., 2011**, *Theodore's people: social networks and religious conflict in Late Roman Syria*, Berkeley.
- STRAUSS, Anselm L., 1992**, « Une perspective en termes de monde social », dans Isabelle Baszanger (éd.), *La trame de la négociation : sociologie quantitative et interactionnisme*, Paris, p. 269-282.
- SWAIN, Simon, 1996**, *Hellenism and Empire: language, classicism, and power in the Greek world, AD 50-250*, Oxford.
- VAN HOOF, Lieve, 2010**, « Greek rhetoric and the later Roman empire. The "bubble" of the "Third Sophistic" », *L'Antiquité tardive* 18, p. 211-224.
- VEYNE, Paul, 1979**, « L'hellénisme de Rome et la problématique des acculturations », *Diogène* 106, p. 3-29.
- VEYNE, Paul, 2005**, *L'Empire gréco-romain*, Paris.
- WHITE, L. Michael (éd.), 1992**, *Social networks in the Early Christian environment: issues and methods for social history*, dans *Semeia* 56.
- WHITMARSH, Tim, 2001**, *Greek Literature and the Roman Empire. The Politics of Imitation*, Oxford.
- WHITMARSH, Tim, 2013**, *Beyond the Second Sophistic: Adventures in Greek Postclassicism*, Berkeley – Los Angeles – London.